

elle s'élançait vers Marie que Frantz Schuller essayait d'éloigner. Lorsqu'elle est près de Marie, celle-ci a perdu connaissance et Lucienne la prend dans ses bras, à son tour, avec une infinie tendresse.

—Maman! maman! dit-elle.

Marie ne se réveille pas. Elle est là comme morte. Elle ouvre enfin les yeux. Elle considère curieusement Lucienne, sans la reconnaître d'abord. Elle ne sait plus évidemment ce qui s'est passé.

Mais les Prussiens arrivent, enlèvent les corps et la mémoire revient à la malheureuse mère.

—Mes enfants! mes pauvres enfants!

Puis elle regarde Lucienne :

—Toi! toi! tu oses! fit-elle, en se reculant.

—Ma mère! je vous en supplie, ma mère!

—Va-t'en. Je n'ai plus rien de commun avec toi.

—Oh! mère, que vous êtes cruelle.

—Je ne veux pas te voir, te dis-je. Tu me fais rougir. Va-t'en. Laisse-moi. J'ai honte de toi. Je veux pleurer seule.

Et montrant les cadavres qu'on emportait :

—Regardes-les, ceux-là, tu les a vu mourir.

—Oui, mère.

—Et eux, t'ont-ils vue?

—Oui, ma mère.

—Ils t'ont maudite alors.

—Oui, mère, mais pendant qu'il me maudissaient, moi je leur ai crié : " Je vous aime! " Et ce sont ces paroles-là qu'ils ont emportés avec eux, dans la mort.

—Eh bien, dit Marie, je veux que ma malédiction accompagne dans ta vie celle de mes fils : Lucienne, sois maudite, sois maudite à l'égal de ceux qui ont tué Pascal et Henri. Va-t'en.

Lucienne courbe la tête et s'éloigne. Elle tremble convulsivement. Elle rentre chez elle. C'est à peine si elle a le temps de se mettre au lit.

La fièvre s'est emparée d'elle, tout de suite elle délire.

## TROISIÈME PARTIE

## HONNEUR POUR HONNEUR

## I

Les Montmayer n'avaient pas vu Lucienne de toute la journée. L'exécution qui avait eu lieu derrière la fabrique, sans surprendre Jean, l'avait toutefois fortement ému. Les Doriat étaient les frères de Lucienne.

Comment la jeune fille supporterait-elle un pareil malheur?

En ne la voyant point le soir sortir de sa chambre, Jean pria sa mère de monter chez la pauvre fille. La vieille redescendit presque aussitôt, effarée :

—Elle est dans son lit. Elle ne bouge pas. J'ai cru d'abord qu'elle était morte, j'ai écouté sa respiration, elle respire ; mais si faiblement, si faiblement!

—Elle a vu, de sa fenêtre, l'exécution des Doriat, fit Georges, les soldats allemands me l'ont dit.

Jean, assombri, se taisait.

—Comment faire? disait Georges, nous n'avons plus ici de médecin français.

—Adressons-nous à un major allemand.

—Consentira-t-il?

—Peut-être.

Jean courut au quartier des officiers et expliqua sa demande. On ne refusa pas de lui venir en aide.

Un médecin l'accompagna jusqu'à la fabrique et monta chez Lucienne.

En chemin, il s'était fait raconter ce qui venait de se passer. Son examen de Lucienne ne dura pas longtemps.

—Elle a tous les symptômes d'une fièvre cérébrale, dit-il, dans un excellent français. Son état est très grave.

—Que faut-il faire?

—Je vais vous prescrire longuement les ordonnances à suivre en les modifiant selon que l'état de la malade s'empirera ou s'améliorera.

—Ne reviendrez-vous donc pas?

Le médecin se mit à rire.

—Vous n'y pensez pas. Je ne suis pas un mé-

décin de malades. Je suis surtout un médecin de blessés.

Claudine, prévenue par Georges, venait d'arriver et s'était précipitée sur le lit où Lucienne gisait étendue.

Elle l'embrassait, la serrant de toutes ses forces dans ses bras. Elle entendit les dernières paroles du chirurgien.

—Oh! monsieur, vous ne pouvez pas la laisser mourir. Si vous ne revenez pas, c'est comme si vous la condamniez à mort!

—Cependant, ce sera ainsi, dit le médecin.

—C'est une question d'humanité, pourtant.

—Oui, mademoiselle, et c'est justement l'humanité qui m'oblige à vous répondre comme je l'ai fait.

—Oh! monsieur.

—Les balles françaises font de grands vides dans les rangs de l'armée allemande. J'ai de nombreux blessés à soigner. Ces blessés sont des soldats et je suis surtout un médecin de soldats. En outre, ces blessés sont des Allemands, et je ne puis négliger mes compatriotes pour soigner les Français. A l'ambulance, je donne mes soins indistinctement aux blessés français et aux blessés allemands. C'est mon devoir, mademoiselle, mais je connais mon devoir. Il ne va pas plus loin. Etre humain pour vous, ce serait être inhumain pour mes soldats. Ce serait manquer à mon devoir. Permettez-moi donc de me souvenir que je suis avant tout Allemand.

Le médecin avait parlé d'un ton à la fois très ferme et très doux. Il avait raison. Il n'y avait rien à répliquer. Il se mit à écrire longuement les ordonnances nécessaires. Il les tendit à Claudine.

—Les femmes sont plus habiles que les hommes à soigner les malades, dit-il. Puisque cette jeune fille est votre sœur, ne la quittez pas.

Et après un dernier regard vers Lucienne, immobile :

—Lorsque vous aurez besoin de médicaments, venez me trouver, je ne demande pas mieux que de vous en donner. En cela je ne suis à personne.

Et il ajouta avec une nuance d'orgueil :

—L'armée allemande est abondamment fournie de tout, même de remèdes pour ses malades.

Et il les laissa. Claudine embrassa sa sœur en pleurant et comme si la jeune fille avait pu l'entendre.

—Non, Lucienne, je ne te quitterai pas, et si tu meurs, je mourrai avec toi. Je ne veux pas te survivre.

Mme de Montmayer lui installa un lit près du lit de Lucienne.

—Oh! cela est inutile, dit Claudine. Tant que Lucienne sera malade et en danger, je ne me coucherai pas, je ne dormirai pas.

La syncope de la jeune fille dura jusqu'au milieu de la nuit. Claudine, seule à ce moment auprès d'elle, guettait son premier signe d'intelligence, son premier regard.

Mais le signe ne vint pas, le regard resta terne. Lucienne referma les yeux presque aussitôt.

—Ma sœur, ma sœur! appela doucement la garde-malade.

Lucienne n'entendait pas. La fièvre la dévorait. Son front et ses mains étaient brûlants et elle avait les pieds glacés.

Claudine essayait vainement de les réchauffer dans ses mains.

Cette première nuit et le lendemain, elle ne reprit pas connaissance, mais aucune parole ne sortit de ses lèvres. Ce fut deux jours après seulement qu'elle délira.

Et à quoi pouvait-elle rêver en son délire? N'était-ce pas à tous ces drames qui venaient de se dérouler si tragiquement dans sa vie depuis quelque temps? A quoi, si ce n'est à la mort de Bourreille, à la condamnation de Doriat, si ce n'est aussi à Gauthier qu'elle avait livré l'autre jour et qu'elle avait failli ainsi condamner à mort! Si ce n'est aux Doriat fusillés, à leur malédiction suprême, surtout.

Elle se mourait de cette malédiction!

Pendant ce délire, la pauvre fille avait des accès de fureur. Elle essayait alors de se dresser sur son lit, gesticulait. La fenêtre la tentait. A plusieurs reprises, elle s'y était précipitée,

l'avait ouverte avant que Claudine eût pu l'en empêcher, et là, obsédée par la terrible vision des deux frères, les yeux bandés, tombant sous les balles ennemies, elle criait de toutes ses forces :

—Attendez-moi. Je veux mourir avec vous. Je ne suis pas coupable. Je vous dirai tout. Ne me maudissez pas. Cela me porterait malheur. Cela perdrait votre père, puisque c'est pour lui que je me dévoue.

Claudine l'arrachait de cette fenêtre avec peine. Et quand Lucienne, plus calme, restait tranquille en son lit. Claudine écoutait, regardait, s'assurant que Montmayer, peut-être aux aguets, n'avait rien entendu.

De semblables paroles, s'il les avait surprises, eussent confirmé les vagues soupçons qui lui étaient venus par deux fois.

Et ces soupçons confirmés, Montmayer sur ses gardes, plus d'espoir de venger Bourreille et de sauver Doriat.

Mme de Montmayer s'était prise pour Lucienne d'une affection maternelle. Elle aidait Claudine à la soigner, mais peu importait à la jeune fille. Mme de Montmayer ne pouvait comprendre ces paroles, pénétrer le sens de ce délire.

Plusieurs fois par jour, Montmayer l'interrogeait, anxieux, troublé, prévoyant une catastrophe.

—Comment va-t-elle?

—Ni mieux ni plus mal.

—La fièvre n'a pas augmenté?

—Non, mais elle ne diminue pas non plus.

Et quelques heures après c'étaient les mêmes demandes et les mêmes réponses. Georges, alors le prenait à part et lui disait :

—C'est le châtement qui commence, Lucienne mourra.

Et blême, Jean de Montmayer, le saisissant à la gorge :

—Ne dis pas cela, tais-toi, oiseau de malheur.

—Le châtement, te dis-je, le châtement. Et si elle ne meurt pas, prends garde, parce que alors c'est que tu es marqué pour une punition plus terrible encore!

La fièvre qui accablait Lucienne ne lui laissait pas un moment de repos. Des visions hantaient son délire, sa figure se décomposait, se couvrait d'une pâleur effrayante.

—Oh! mère, mère, disait-elle, pourquoi m'avez-vous repoussée? Pourquoi m'avez-vous maudite? Cela me portera malheur. Maudite, moi maudite. Je ne le mérite pas. Non. Je suis assez malheureuse, déjà. Vous ne comprenez pas mon dévouement. J'ai tout sacrifié, tout pour mon père. Et on me maudit.

Elle se tordait les bras, restait quelque temps silencieuse, puis reprenait bientôt :

—J'étais heureuse, il ne me manquait rien, et j'ai tout perdu, pour sauver mon père, tout. J'ai perdu l'affection de mon fiancé, l'affection de mes frères, celle de ma mère aussi, j'ai perdu mon honneur de jeune fille. Que gagnerai-je en échange? Réussirai-je dans ce que j'ai entrepris? Qui le sait? Qui le dira? Si j'échoue, jamais on ne voudra croire à ce que j'ai tenté. Je suis condamné au succès. Heureusement mon père ne sait rien. La dernière fois que je l'ai vu dans la prison Saint-Pierre, je venais l'arracher à la guillotine. S'il pense à moi, quand il pense à tous ceux qu'il l'aime, il doit y avoir de la reconnaissance dans son souvenir.

Heureusement, mon Dieu, qu'il ne me croit pas coupable, lui, comme les autres. Heureusement qu'il ne me maudit pas comme les autres m'ont maudite.

Quand elle parlait ainsi, et c'était, on le voyait dans une sorte de délire lucide qui retraçait, pendant sa fièvre, les plus secrètes préoccupations de sa vie intime, Claudine allait s'appuyer au bout du lit; elle prenait les mains de sa sœur, les embrassait, lui disait de douces paroles, essayait de ramener le calme dans ce pauvre esprit si tourmenté.

Mais tout ce qu'elle pouvait dire n'arrivait pas jusqu'à l'intelligence de Lucienne. Elle appuyait les doigts sur la bouche de la malade : celle-ci se dégageait et recommençait ses plaintes avec volubilité.

Par bonheur il n'y avait qu'elle pour enten-